



**HAL**  
open science

# LE MYTHE ET L'HISTOIRE, LES DEUX FACES DE MENSAGEM, DE FERNANDO PESSOA

Ana Maria Binet

► **To cite this version:**

Ana Maria Binet. LE MYTHE ET L'HISTOIRE, LES DEUX FACES DE MENSAGEM, DE FERNANDO PESSOA. Representações do Mito na Historia e na Literatura, 2011. hal-02941268

**HAL Id: hal-02941268**

**<https://u-bordeaux-montaigne.hal.science/hal-02941268>**

Submitted on 16 Sep 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LE MYTHE ET L'HISTOIRE, LES DEUX FACES DE *MENSAGEM*, DE FERNANDO PESSOA

Poète pluriel, comme nous le savons tous, Fernando Pessoa (1888-1935) écrit *Mensagem*, le seul livre publié de son vivant, en 1934, sous son propre nom. Immédiatement perçue comme une œuvre témoignant d'un sentiment nationaliste certain, son véritable contenu, empreint d'éléments issus de différents courants ésotériques, fut longtemps ignoré. En effet, *Mensagem* porte la marque de la quête spirituelle de toute une vie, celle d'un homme qui se disait « chrétien gnostique » et proche de la tradition secrète du Christianisme.

La plupart des poèmes de ce recueil datent d'une période comprise entre les années 1928 et 1933, le livre devant au départ s'appeler *Portugal*. Finalement intitulé *Mensagem*, il a obtenu un prix attribué par le Secrétariat de la Propagande Nationale. Il n'a pas été tout à fait bien accueilli par les lecteurs, assez peu nombreux au demeurant, des poèmes que Pessoa publiait dans des revues littéraires ; ils admiraient chez lui la veine moderniste, se sentant désarçonnés devant le nationalisme mystique de cette œuvre, qui a pourtant permis à son auteur d'être connu, quelques années plus tard, du grand public. Il est indéniable que ce succès un peu tardif est en partie dû à l'adéquation entre l'image du Portugal que cette œuvre véhiculait et celle que le gouvernement de Salazar (1928-1968) préconisait comme étant « politiquement correcte ». Fernando Pessoa n'avait certainement pas prévu une telle utilisation, lui qui voulait surtout éveiller les consciences d'une nation qu'il voyait sombrer dans une médiocrité qui le désespérait. Emporté par son enthousiasme patriotique, Pessoa ira jusqu'à prédire, et quelques-uns des poèmes de son livre en portent l'écho, un avenir glorieux pour le Portugal à la tête d'un Cinquième Empire d'inspiration biblique, auquel il prêtait un contenu essentiellement culturel. Il rencontra, là aussi, une relative incompréhension de la part de ses amis, qui ne voyaient guère pourquoi il souhaitait « lusitaniser » l'Europe, alors qu'ils préféreraient de beaucoup tenter d'élever le pays à un niveau, et selon des critères, européens.

Ce caractère nationaliste de *Mensagem* se révèle dès le premier abord. En effet, l'œuvre obéit à une structure très rigoureuse, où la première partie, *Blason*, correspond au drapeau du Portugal, avec le Champ des châteaux (les sept châteaux traditionnellement conquis aux

Maures par le premier roi du Portugal), et celui des écussons ou *quinas*, les cinq écussons bleus représentant les cinq plaies du Christ, avec les cinq besants d'or, symbole de l'argent reçu par Judas pour Le livrer. La couronne et le timbre sont aussi présents dans cette composition héraldique, le dernier prenant la forme du griffon, animal fabuleux à la tête d'aigle et aux griffes de lion.

Cette structure, hautement symbolique, porte déjà en son sein le germe de l'union du Mythe et de l'Histoire, qui rendra possible la transfiguration des héros consacrés par la mémoire nationale. Le « message » que le poète désire transmettre à ses concitoyens est évidemment celui d'un futur permettant au Portugal d'être à la hauteur du passé, mais c'est également son propre message, son cri destiné à attirer l'attention sur une œuvre presque entièrement inconnue du grand public. Les deux destinées, celle du pays et celle du poète, restaient alors inaccomplies- celle du poète s'accomplira dans la mort, comme l'atteste la présence de son corps sous les voûtes grandioses du Monastère des Hiéronymites ; celle du Portugal- mais Pessoa ne pouvait le savoir- est devenue étroitement liée au sort de l'Europe et le pays devra probablement se contenter de la place modeste que le concert européen voudra bien lui accorder. Du rêve à la réalité le chemin est long et difficile, lorsque la poésie n'est plus là pour la transfigurer...

En tout cas, avec *Mensagem*, Pessoa proposera le mythe comme révélateur de ce destin inaccompli : essentiellement le mythe du retour du roi Sébastien et celui de l'avènement du Cinquième Empire. Les héros que le poète va mettre en scène, dans ce cadre fondamentalement symbolique, se révéleront comme autant de porte-voix de Pessoa, qui formuleront tous le même vœu d'une réalisation finale du destin portugais. En même temps, la dimension historique du recueil deviendra dimension spirituelle, comme il est inscrit dans la structure tripartite de l'œuvre (*Blason, Mer Portugaise, Le Roi Caché*), que l'on peut relier au dogme de la Trinité (le Père- fondateur, le Fils- réalisateur, le Saint Esprit ou le Cinquième Empire). Ou bien, si nous adoptons une symbolique alchimique, comme l'a fait Yvette Centeno dans un des nombreux ouvrages qu'elle a consacrés à Fernando Pessoa<sup>1</sup>, la première partie de *Mensagem*, chantant la conquête du territoire, correspondrait, dans le processus alchimique, à la fixation, la deuxième partie, celle de l'expansion maritime, à la dissolution, et la dernière partie, celle du royaume de l'Esprit, à la sublimation. En tout état de cause, il est clair qu'avec *Mensagem* nous ne sommes pas confrontés à un poème historique, mais à une vision personnelle, originale, subjective, du passé du Portugal et de son avenir. Cette vision s'appuie donc sur les symboles, comme l'annonce la structure héraldique de l'œuvre. Dès le

départ, nous savons que nous aurons accès à un autre plan, intemporel, archétypal. *Mensagem* deviendra, au cours de la lecture, un paradigme universel, dépassant les limites spatiales et temporelles du pays réel et de son histoire.

Ce vécu historique a, il est vrai, laissé en héritage un imaginaire national qui fait dire à l'essayiste portugais Eduardo Lourenço que le Portugal a un « excesso de passado »<sup>2</sup>, et qu'il a fait une véritable fixation sur son épopée maritime des Découvertes, rentrant dans un processus onirique qui éloigne le peuple portugais de la réalité. Le rôle du Portugal dans le monde s'est ainsi trouvé, depuis fort longtemps, systématiquement surévalué dans l'imaginaire de la nation- tendance largement favorisée par la classe politique et qui a développé une frustration chronique face à une quasi- absence de l'échiquier mondial qui, elle, est malheureusement bien réelle.

Pessoa a, d'une certaine manière, tenté de combler cette béance installée au cœur de la « lusitanéité ». Selon ses propres déclarations, l'amour de la patrie était au centre de ce qu'il appelait son « action civilisatrice »<sup>3</sup> : « Nao penso fazer arte sem pensar fazê-la com o objetivo de elevar bem alto o nome de Portugal através do que eu for capaz de realizar »<sup>4</sup>(Je ne songe pas à faire de l'art sans penser le faire dans le but de porter bien haut le nom du Portugal à travers ce que je serai capable de réaliser) . *Mensagem* correspondrait donc à cette ambition, née d'un processus d'identification avec la nation, une Nation- Société plutôt qu'une Nation- Etat. La langue est pour Pessoa le ciment qui lie indissolublement cette communauté, comme il l'exprime sous la plume de son demi- hétéronyme Bernardo Soares : « A minha Patria é a lingua portuguesa » (La langue portugaise est ma patrie ).

A l'origine de cette patrie et de sa culture, Fernando Pessoa place la Grèce, dont le génie civilisateur a fécondé toute l'Europe. Le Portugal, de par sa mission de découvreur de nouveaux mondes, a contribué à apporter cette culture aux quatre coins de la planète, lui restant maintenant à entreprendre sa propre conquête spirituelle du monde :

« L'Europe gît, posée sur ses coudes :  
D'Orient en Occident elle gît, les yeux fixés au loin,  
Ses cheveux romantiques voilant  
Ses yeux grecs, qui se souviennent.  
[...]  
Elle fixe, d'un regard fatal de sphinx,

L'Occident, futur du passé.

Le visage au regard fixe est le Portugal. »<sup>5</sup>

Intitulé *Le Champ des Châteaux*, ce poème inaugure le « Champ » du « Blason » dédié aux héros fondateurs, ceux qui ont réussi leur mission ; le poème suivant, *Le Champ des Écussons*, ouvre le « Champ » des martyrs, des héros qui, à l'exemple du Christ, achètent la gloire éternelle avec le malheur sur la terre<sup>6</sup>. Cette idée, maintes fois exprimée par le grand poète Camões (1524-1580), sous-tend la série de poèmes sur cinq martyrs portugais, correspondant aux cinq plaies du Christ, témoins du parcours qui permet de surpasser la loi de la Nature pour parvenir à celle de l'Esprit.

*Ulysse* sera le premier héros fondateur, celui, mythique, de la ville de Lisbonne, dont le nom viendrait, selon une étymologie mythique elle aussi, d'Ulissipo. Construit sur une série d'oxymores, que Roland Jakobson a brillamment analysés<sup>7</sup>, le poème débute par le plus connu parmi eux, celui qui pose dès le départ la vraie problématique, à savoir, « o mito é o nada que é tudo » (le mythe est ce rien qui est le tout)<sup>8</sup>. Le soleil est d'emblée présenté comme un mythe, un mythe christique :

« Le mythe est ce rien qui est le tout ;  
Le soleil lui-même qui ouvre les cieux  
Est un mythe brillant et muet-  
Le corps de Dieu, mort  
Mais vivant et dépouillé. »<sup>9</sup>

Le mythe solaire, mythe de la résurrection, est « muet » car il n'a pas besoin, comme les autres mythes, d'exister à travers la parole ; il existe de par la figure du Christ, mort et dépouillé sur la croix de la souffrance humaine, portant un message dont les racines se trouvent dans le silence divin. Ulysse, lui, représente la capacité humaine à créer des mythes, avatars du Mythe fondateur par excellence, celui qui est précisément « brillant et muet ». La

strophe suivante va déployer le mécanisme même du mythe, la façon dont il est créateur de sens :

« Celui qui trouva un havre ici,  
Existe car il n'est pas.  
Sans exister il nous suffit.  
N'étant pas venu, il vint  
Et nous créa. »<sup>10</sup>

Sans inscrire le nom d'Ulysse dans le poème, rappelant ainsi qu'il s'était lui-même dénommé *Personne*, le poète annonce, par le choix de ce grand navigateur qu'était le protagoniste de *L'Odyssée*, le destin maritime du Portugal. Aucune inscription dans le réel ne marquera le passage de celui qui existe en tant que mythe de par sa non-existence même. Une question s'impose alors : créés par un non-être, les Portugais, mais nous tous également, ne serions-nous pas l'illusion d'une illusion ? D'ailleurs, la réalité serait-elle autre chose que cela ? Écoutons encore une fois la parole du poète :

« Ainsi, la légende s'écoule  
En pénétrant la réalité,  
Et la féconde.  
En bas, la vie, moitié  
De rien, se meurt. »<sup>11</sup>

En touchant la réalité, le mythe devient légende, donc parole, parole liée à la culture grecque, fondatrice de la culture européenne, opposant son immortalité au caractère dérisoire et éphémère de la vie. Pour Pessoa, la plus haute fonction de l'homme, et particulièrement du poète, était celle de créateur de mythes, ce qu'il exprime ici à travers ce jeu spéculaire fait d'oxymores et de paradoxes, où le mythe se réfléchit éternellement dans le réel, comme la vie éphémère se regarde dans la mort, ou encore l'être dans le non-être. Le dernier vers du poème semble affirmer la victoire finale du rien et de la mort, répondant, dans une géométrie en

chiasme, à la victoire provisoire du « tout » sur le « rien » du premier vers. Cependant, le salut est du côté du mythe, la réalité humaine et transitoire n'a pas de véritable existence. C'est ce « rien » qui meurt, annulant la tension entre mythe et réalité qui sous-tend le poème. Le « tout » absorbe finalement le « rien », rejoignant ainsi l'assertion du début, et plaçant du même coup *Mensagem* sur la rive du Mythe par rapport à celle de l'Histoire. Pessoa rejoint dans ce poème en forme de syllogisme, qui est un des plus importants de *Mensagem*, les théories d'un Mircea Eliade, qui considère que les mythes sont les grands révélateurs des structures du réel et des différentes façons d'être au monde. C'est dans ce cadre que les grands héros de l'histoire portugaise vont être présentés, en tant que porteurs d'une parcelle du mythe qui fonde le destin portugais et le dépasse.

« Tout commencement est involontaire »<sup>12</sup>, dira Pessoa à propos du comte Henri de Bourgogne, lié à la fondation de ce qui n'était encore qu'un embryon du Portugal. Héros spectateur de lui-même, il reçoit de Dieu l'épée fondatrice d'un royaume qui sera placé sous la protection de la Providence. L'idée sous-jacente ici, comme dans l'ensemble du recueil, est donc celle selon laquelle Dieu intervient dans l'Histoire par l'intermédiaire du Héros. Cette idée a été inspirée à Pessoa par Thomas Carlyle (1795-1881), la vision du Cinquième Empire étant une expansion mythique de ce concept d'une histoire écrite d'avance par la Providence. A l'origine de la première dynastie portugaise, nous allons trouver un des seuls personnages féminins de ce recueil, *D.Tareja*, présente en tant que Mère de Héros. Célébrant une forme de rite, le poète procède à l'invocation de cette « mère de rois et grand-mère d'empires »<sup>13</sup>, instrument, elle aussi, de la volonté divine. Son instinct maternel a été trahi par son fils et premier roi du Portugal, Alphonse Henriques, qui s'est révolté contre elle, mais qui est maintenant redevenu un éternel enfant, lié à elle par un amour qui ne subit plus les humaines contingences. Hors du temps, le bonheur passé peut être recréé, un nouveau cycle recommencer pour la nation que Tareja incarne. Ainsi, le poème tourne autour de deux isotopies, celle de la maternité et celle de l'intervention divine, créant l'espace d'un jeu dialectique entre Nation terrestre et Patrie céleste, Nature et Divinité, Temps et Éternité, Histoire et Mythe.

Poème- prière comme le précédent, celui consacré à ce premier roi du Portugal que fut Alphonse Henriques se nourrit de la tradition mystique de la chevalerie, invoquant ce Père de la patrie en tant que Chevalier, investi d'une mission sacrée. Cette mission lui aurait été annoncée par le Christ, en 1139, à Ourique, dans le sud du Portugal, à la veille d'une bataille

contre les Maures, le Christ lui ayant déclaré vouloir édifier Son Empire sur lui et sa descendance. Cette légende, qui s'est répandue à partir du XV<sup>ème</sup> siècle, véritable mythe fondateur de la nationalité portugaise, apparaîtra à plusieurs reprises dans l'histoire du Portugal comme le garant de la légitimité de l'indépendance du pays face à l'Espagne. Appelée le « miracle de Ourique », cette légende est à l'origine de la conviction selon laquelle le Portugal serait un pays élu par Dieu.

Grand- Maître de l'Ordre Militaire d'Avis, le fondateur de la deuxième dynastie du Portugal, le roi Jean Ier, appartient également à la Chevalerie, celle qui a vaincu les Castillans à l'endroit où se dresse actuellement le Monastère de la Bataille, assurant ainsi l'indépendance du Portugal. L'adéquation fut alors parfaite entre l'Homme et le Moment : « L'homme et l'heure ne font qu'un / Lorsque Dieu fait et l'histoire est faite ».<sup>14</sup> L'élément actif reste la Providence, le Héros est un simple instrument entre Ses mains : « Maître, sans le savoir, du Temple / Que le Portugal devait devenir »<sup>15</sup>, Jean Ier a défendu, au-delà de l'existence matérielle du pays en tant qu'entité politique, les valeurs spirituelles qui allaient se trouver liées à l'expansion maritime du Portugal, laquelle a débuté pendant son règne. Ce poème, véritable célébration invocatoire sur l'autel de la mémoire nationale, a comme pendant celui dédié au second personnage féminin du recueil, la femme de Jean Ier, Philippa de Lancastre. Comparée à la Vierge, elle est aussi la « Princesse du Saint Graal »<sup>16</sup>, celle qui enfanta les bâtisseurs de l'empire portugais, ceux qui partirent à la recherche des Indes spirituelles, comme le Prince Fernand, son dernier fils, resté prisonnier à Tanger, en 1437, après une expédition désastreuse. La condition pour sa libération étant la restitution de Ceuta, place stratégiquement très importante pour la poursuite de la politique d'expansion maritime menée alors par le Portugal, ses frères ont pris, après des débats dramatiques, la résolution de ne pas l'échanger contre la place en question. Il est donc mort, en terres d'Afrique, à Fez, dans des conditions extrêmement pénibles, en 1443. Le peuple l'appela *l'Infant Saint*, son sacrifice ayant permis le retour de milliers d'hommes, qui étaient restés prisonniers avec lui. Un certain nombre d'historiens appellent ce « sacrifice » un crime au nom de la raison d'état. Le poème que Pessoa consacre à ce personnage tragique de l'histoire du Portugal devait initialement s'appeler *Gladio (Glaive)*, le rattachant ainsi à la tradition chevaleresque. Choisi par Dieu pour être immolé en tant que victime, Chevalier du Christ, le Prince Fernand a connu, comme le fils de Dieu, le malheur et le sacrifice : « Dans l'honneur et le malheur Il m'a béni comme un des Siens »<sup>17</sup>. Consumé par une « fièvre d'Au-delà », il va vers son destin « et la lumière du glaive dressé »<sup>18</sup> baigne son visage calme. Cette union mystique qui illumine le poème

nous touche d'autant plus que nous savons qu'il avait été écrit par Pessoa à propos de lui-même. Prisonnier, tout comme *l'Infant Saint*, de sa propre souffrance, il est aussi un élu de Dieu, un poète possédé par une « fièvre d'Au-delà » qui le consume et l'empêche bien souvent de vivre.

C'est justement cette fièvre qui le porte, tout en s'inspirant des *Lusiades* (1572), à transformer cette aventure en voyage initiatique, en chemin spirituel d'une nation à la recherche d'autres Indes, en une découverte intérieure aussi, celle de soi. C'est en effet cet empire spirituel qui concerne Pessoa, celui dont les poètes sont les empereurs, et qui a un correspondant matériel dans celui qu'Henri le Navigateur, prince visionnaire et ascétique, rêvait, dans la solitude de sa retraite face à la mer, de bâtir :

« Sur son trône parmi l'éclat des sphères,  
Enveloppé de nuit et de solitude,  
Il contemple à ses pieds la mer nouvelle et les ères mortes-  
Le seul empereur qui tienne, véritablement,  
Le globe terrestre entre ses mains. »<sup>19</sup>

Trônant en majesté parmi ces astres qui l'aident à déterminer les routes maritimes, Henri contemple la mort de l'ancien monde, remplacé par une nouvelle vision de l'homme et de la terre, apportée par les découvertes portugaises. Grand- Maître de l'Ordre du Christ, qui a pris la succession (et les biens) de l'Ordre des Templiers au Portugal, Henri a laissé l'héritage de son œuvre et de la Maîtrise de cet Ordre au roi Jean II, dénommé, de par ses qualités, reconnues dans toute l'Europe, *Le Prince Parfait*. Il apparaît ici comme une « formidable silhouette solitaire » remplissant « de sa présence la mer et le ciel »<sup>20</sup> - hiératique et seul, tout comme l'inspirateur des découvertes maritimes portugaises, il regarde de façon également obsessionnelle cette mer qui hante l'imaginaire portugais, « Magie qui évoque / Le Lointain et en fait de l'histoire »<sup>21</sup>. Cette volonté de dévoiler l'inconnu ou déchirer le voile, expression que Fernando Pessoa emploie souvent pour dire ce désir de la terre pour l'océan (le mot *mer* est masculin en portugais- *o mar*- ce qui a des conséquences très profondes dans l'imaginaire lusophone), explique la devise des marins portugais : « Naviguer est nécessaire, vivre n'est pas nécessaire ».

Des forces contraires à cette entreprise, vers laquelle les Portugais se sentaient portés par un souffle divin, se levèrent souvent, tentant d'arrêter ce formidable élan vers l'inconnu. Ces forces adverses furent symboliquement liées par le poète à des entités mythologiques, comme les Titans du poème consacré à Fernand de Magellan. Autour d'un feu, ils exécutent leurs danses macabres, fêtant, dans un sabbat funèbre, « la mort du marin / Qui voulut ceindre le corps maternel »<sup>22</sup>, la défaite d'un nouveau Prométhée se dressant face aux dieux moribonds. Combat entre la lumière et les ténèbres, lutte à mort entre l'homme et les forces occultes de la nature, l'enjeu de ce poème aux tonalités rimbaldiennes est aussi celui du salut du poète, qui, à la fin de sa vie (ce poème date de 1934), savait risquer, lui aussi, d'être détruit par les forces qu'il avait osé déclencher.

A l'opposé, héros collectif devenu l'égal des dieux, « l'Argonaute » Vasco da Gama sera enlevé dans les cieux, dans le poème, intitulé *Apothéose de Vasco da Gama*<sup>23</sup>, qui est l'écho de l'épisode de *l'Île des Amours*, dans *Les Lusiades*.

Ayant conquis la distance, les Portugais devront alors, à l'exemple de Gama, chercher la *Mer Absolue*, hors du temps et de l'espace, but suprême du destin du Portugal et de l'Humanité. L'aventure maritime portugaise va devenir, dans le contexte de l'œuvre de Pessoa, un paradigme de l'aventure humaine, où « la Mer s'accomplit ». Elle devient ainsi, grâce à la magie de la poésie, l'espace où le mythe, « ce rien qui est le tout », va se projeter. Elle sera la surface intermédiaire entre Dieu et les hommes, miroir où le ciel se contemple et où les Portugais reconnaissent leur destin. Ce destin leur dictera également d'ouvrir les voies rendant possible l'union entre les hommes, celles d'une « mer qui réunît, au lieu de séparer »<sup>24</sup>. Selon Pessoa, ils sont là aussi guidés par une volonté supérieure, dans une vision providentialiste de l'histoire qui revient sans cesse dans *Mensagem*, comme dans ce poème intitulé *L'Infant*, qui chante l'œuvre d'Henri le Navigateur :

« Dieu veut, l'homme rêve, l'œuvre naît.

Dieu voulut que la terre fût une seule,

Que la mer réunît, au lieu de séparer.

Il t'a sacré, et tu as dévoilé l'écume,

Et la lisière blanche courut d'île en continent,

De sa blanche clarté elle courut jusqu'au bout du monde,  
Et l'on vit alors la terre, soudainement,  
Surgir, toute ronde, de l'azur profond. »<sup>25</sup>

Dans cette seconde création du monde, amenée par les découvertes portugaises et voulue par Dieu, la terre sort, telle Vénus, de ces eaux primordiales qui réfléchissent le firmament, nous rappelant l'affirmation de Mircea Eliade selon laquelle « tout ce qui est *forme* se manifeste au-dessus des Eaux, en se détachant des Eaux. »<sup>26</sup>.

Un tel peuple, capable de recréer le monde, d'étendre ses limites, ne peut être, dans la perspective personnelle, que promis à un grand destin. Il imaginera ce destin lié à celui du personnage du roi Sébastien, jeune roi habité par le rêve fou de combattre les Maures en Afrique du Nord pour y apporter la parole chrétienne. Arrivé au Maroc, en plein mois d'août, avec la plus grande partie de la noblesse portugaise, il subit, en 1578, à El-Ksar El-Kibir, une défaite écrasante et désastreuse pour le Portugal, car il y disparaît avec des milliers d'autres Portugais, sans parler des prisonniers qu'il faudra racheter. Le Portugal y perdra son indépendance au profit de l'Espagne pendant soixante ans, ce qui marquera à tout jamais l'imaginaire national, ainsi que le rapport du peuple portugais au peuple voisin. Le corps de Sébastien n'ayant pas été retrouvé, la certitude de son retour s'affirma peu à peu, devenant avec le temps la croyance en un Roi Caché, issu d'une vieille tradition ibérique, attendant son heure sur une île entourée de brouillard. Le moment venu, il devait quitter cette île pour venir régénérer le Portugal, le restituant à sa gloire passée et lui ouvrant la voie d'un empire à la fois temporel et spirituel, le Cinquième Empire inspiré des prophéties de Daniel.

Fernando Pessoa va prendre ce messianisme sébastianiste, resté vivant pendant plusieurs siècles et, culturellement, source d'inspiration encore de nos jours, pour en faire une véritable « religion de la patrie ». Sébastien, possédé par cette folie qui, selon le poète, permet seule à l'homme d'être autre chose qu'« un cadavre ajourné (*adiado*) qui procréé », devenait ainsi le symbole même du Portugal<sup>27</sup>. Le retour de Sébastien prend dans *Mensagem* une dimension eschatologique de salut universel, dépassant les frontières nationales pour s'étendre à l'univers tout entier : Sébastien-Portugal va prendre la tête de cet empire mythique, obéissant à un plan divin dessiné *ab origine*. En effet, « Dieu garde le corps et la forme du futur », Sébastien revenant en tant que mythe en un « rêve obscur / Et bref », que le poète vit comme

son propre rêve : « Et en moi, sur une mer qui n'a ni temps ni espace, / Je vois dans la brume épaisse ta silhouette blafarde / Qui revient. ». Dans la dernière strophe de ce poème intitulé *L'Ultime Nef*, la révélation est enfin totale : « En moi tu surgis au soleil, et la brume se dissipe »<sup>28</sup> . Comme le Christ, Sébastien meurt pour ressusciter – « C'est Celui que je me suis rêvé qui sera éternel, / C'est Celui-là que je reviendrai » - il participe du mythe solaire et christique qui domine l'ensemble des poèmes du recueil, tel une vision lumineuse dont le poète bénéficie en ces intervalles « où l'âme est plongée / dans des rêves qui sont Dieu »<sup>29</sup> . Sujet et objet se confondent alors au sein de la Transcendance, le poète prenant appui sur le mythe pour accéder à cet état fusionnel. A travers une alchimie du verbe, Pessoa nous présente donc une transmutation, celle de Sébastien en Christ, qui sera achevée dans un des derniers poèmes du recueil, *Le Roi Caché (O Encoberto)* :

« Quel symbole fécond  
Apporte l'aurore anxieuse ?  
Sur la Croix Morte du Monde  
La Vie, qui est la Rose.

Quel symbole divin  
Apporte le jour qui déjà existe ?  
Sur la Croix, qui est le Destin,  
La Rose, qui est le Christ.

Quel symbole final  
Montre le soleil déjà éveillé ?  
Sur la Croix morte et fatale  
La Rose du Roi Caché. »<sup>30</sup>

Dans ce poème d'inspiration Rose-Croix, la Rose symbolise la vie spirituelle, tandis que la Croix représente la vie matérielle : le monde crucifié est régénéré par la Rose. Le Christ, qui est la Vie et la Rose, a sauvé le monde, comme le Roi Caché sauvera le Portugal. Sébastien rentre définitivement dans le domaine du Mythe, apparaissant en tant que Roi Caché, et non

plus comme Sébastien, son mythe rejoignant ici les grands mythes fondateurs. Cette transmutation de la matière en réalité spirituelle est réalisée grâce à la Rose, véritable Pierre Philosophale qui transforme Sébastien en Roi Caché, en Christ, et en archétype de la patrie.

Du mythe des origines qu'est le miracle de Ourique, au mythe eschatologique qu'est celui du Roi Caché et de son Cinquième Empire, Fernando Pessoa écrit le récit de la régénération de sa patrie par le mythe. Attendant son heure sur son île enchantée, ce territoire originel hors du temps et de l'espace, paradis perdu et retrouvé, Histoire et Mythe, Sébastien devient le rêve de lui-même autant que celui du poète : « Quand viendras-tu, ô Roi Caché, [...] Me faire devenir plus que le souffle incertain / D'un grand désir que Dieu fit ? »<sup>31</sup>. Grâce à la magie de la langue, Pessoa revivifie l'imaginaire portugais par un travail sur les symboles permettant de les rendre opérationnels. De la *nigredo* du désastre d'El-Ksar El-Kibir à la *rubedo* du retour du Roi Caché, en passant par l'*albedo* des Découvertes, l'alchimie de *Mensagem* essaie de transformer celui qui accepte de l'entendre, le remplissant de cette nostalgie du futur, cette quête de l'avenir qui est aussi celle des origines. Le destin historico-mythique du Portugal surgit au cœur de cette nouvelle épopée, ces *Lusiades* des temps modernes, qui portent en eux un message de vie, d'espérance messianique adressée à ce peuple qui a écrit son destin à l'encre rouge de la passion mystique, celle du Christ en croix de Ourique, du Saint-Esprit du Cinquième Empire et, avatar moderne de cette passion, celle de la Vierge de Fatima. Cette passion, ce temps du rêve, crée un espace où l'action de ce peuple prend tout son sens, et où son imaginaire se nourrit, mettant en scène son histoire selon les méandres de sa fiction. En effet, longtemps le Portugal a tourné le dos à l'Europe de la Raison pour mieux contempler la mer de ses rêves et trouver les signes de son destin, les traces de son désir, les reflets de sa soif d'absolu<sup>32</sup>- « car c'est le propre du peuple portugais, père de vastes océans, / De vouloir et pouvoir une seule chose : / Toute la mer ou l'écume, vaine et précaire / le tout ou son rien. »<sup>33</sup>.

Ana Maria BINET

Université Michel de Montaigne- Bordeaux III

-

- \*Une première version de ce travail fut publiée, avec le titre « *Mensagem* de Fernando Pessoa ou la Mythification de l'Histoire », in *Mythes des Origines*, « Eidôlon », L.A.P.R.I.L., Université Michel de Montaigne- Bordeaux III, mars 2002, p. 191-202.

---

<sup>1</sup> Yvette K. CENTENO, *O Pensamento Esotérico de Fernando Pessoa*, Lisboa, ed. Etc, 1990. V. aussi Ana Maria BINET, *L'Ésotérisme dans l'œuvre de Fernando Pessoa*, Université Michel de Montaigne- Bordeaux III, 1996, 745 p.

<sup>2</sup> Eduardo LOURENCO, *Nós como Futuro*, Lisboa, Assírio e Alvim, 1997, p.30.

<sup>3</sup> Fernando PESSOA, *Cartas a Armando Côrtes-Rodrigues*, Lisboa, Livros Horizonte, 1985, p.44.

<sup>4</sup> *Ibid*, p.45.

<sup>5</sup> « A Europa jaz, posta nos cotovelos : / De Oriente a Ocidente jaz, fitando, / E toldam-lhe românticos cabelos / Olhos gregos, lembrando. [...] Fita, com olhar esfíngico e fatal, / O Ocidente, futuro do passado. / O rosto com que fita é Portugal. » (Fernando PESSOA, *Mensagem*, Lisboa, Atica, 1967, p.21).

<sup>6</sup> *Ibid*, p.22.

<sup>7</sup> Roman JAKOBSON, « Les oxymores dialectiques de Fernando Pessoa », in *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973, p.463-483.

<sup>8</sup> Fernando PESSOA, *Mensagem, op.cit.*, p.25.

<sup>9</sup> « O mito é o nada que é tudo. / O mesmo sol que abre os céus / É um mito brilhante e mudo- / O corpo morto de Deus, / Vivo e desnudo. » (*Ibid.*).

<sup>10</sup> « Este, que aqui aportou, / Foi por não ser existindo. / Sem existir nos bastou. / Por não ter vindo foi vindo / E nos criou. » (*Ibid.*).

<sup>11</sup> « Assim a lenda se escorre / A entrar na realidade, / E a fecundá-la decorre. / Em baixo, a vida, metade / De nada, morre. » (*Ibid.*).

<sup>12</sup> « Todo começo é involuntário. » (*Ibid*,p.27).

<sup>13</sup> « O mãe de reis e avó de impérios, / Vela por nós ! » (*Ibid*, p.28).

<sup>14</sup> « O homem e a hora são um só / Quando Deus faz e a história é feita. » (*Ibid*, p.32).

<sup>15</sup> « Mestre, sem o saber, do templo / Que Portugal foi feito ser » (*Ibid.*).

<sup>16</sup> *Ibid*, p.33.

<sup>17</sup> « Sagrou-me seu em honra e em desgraça » (*Ibid*, p.38).

<sup>18</sup> « E eu vou, e a luz do gládio erguido dá / Em minha face calma. » (*Ibid*, p.39).

<sup>19</sup> « Em seu trono entre o brilho das esferas, / Com seu manto de noite e solidão, / Tem aos pés o mar novo e as mortas eras- / O único imperador que tem, deveras, / O globo mundo em sua mão. » (*Ibid*, p.49).

<sup>20</sup> « Seu formidável vulto solitário / Enche de estar presente o mar e o céu. » (*Ibid*, p.50).

<sup>21</sup> « É a Magia que evoca / O Longe e faz dele história. » (*Ibid*, p.65).

<sup>22</sup> « São os Titãs, os filhos da Terra, / Que dançam da morte do marinheiro / Que quis cingir o materno vulto » (*Ibid*, p.67).

---

<sup>23</sup> *Ibid*, p.69.

<sup>24</sup> *Ibid*, p.57.

<sup>25</sup> « Deus quer, o homem sonha, a obra nasce. / Deus quis que a terra fosse toda uma, / Que o mar unisse, já não separasse. / Sagrou-te, e foste desvendando a espuma, // E a orla branca foi de ilha em continente, / Clareou, correndo, até ao fim do mundo, / E viu-se a terra inteira, de repente, / Surgir, redonda, do azul profundo. » (*Ibid.*).

<sup>26</sup> Mircea ELIADE, *Images et Symboles*, Paris, Gallimard, 1952, p.201.

<sup>27</sup> Fernando PESSOA, *Sobre Portugal*, Lisboa, Atica, 1979, p.179-202.

<sup>29</sup> « Para o intervalo em que esteja a alma imersa / Em sonhos que são Deus. [...] É O que eu me sonhei que eterno dura, / É Esse que regressarei. » (*Ibid*, p.81).

<sup>30</sup> « Que símbolo fecundo / Vem na Aurora ansiosa ? / Na Cruz Morta do Mundo / A Vida, que é a Rosa. // Que símbolo divino / Traz o dia já visto ? / Na Cruz, que é o Destino, / A Rosa, que é o Cristo. // Que símbolo final / Mostra o sol já desperto ? / Na Cruz morta e fatal / A Rosa do Encoberto. » (*Ibid*, p.87). Cf. à propos de l'influence des courants ésotériques dans l'œuvre de Pessoa, Ana Maria BINET, *L'Esotérisme dans l'Oeuvre de Fernando Pessoa*, Université Michel-de-Montaigne-Bordeaux III, 1996.

<sup>31</sup> « Quando virás, ó Encoberto, [...] Tornar-me mais que o sopro incerto / De um grande anseio que Deus fez ? » (*Ibid*, p.94).

<sup>32</sup> Cf. Ana Maria BINET, « Loin au-delà des mers ou la Mer Absolue de Fernando Pessoa », in *Voies / Voix Océaniques*, Lisboa, Lidel, 2000, p.88-97.

<sup>33</sup> « Porque é do português, pai de amplos mares, / Querer, poder só isto : / O inteiro mar, ou a orla vã desfeita. / o todo ou o seu nada. » (Fernando PESSOA, *Mensagem*, *op.cit.*, p.41.